



CONTE DE NOËL

LA NUIT DE NOEL DU BRIGADIER LANGLOIS

Le Brigadier Langlois, debout près de la fenêtre, tournait le dos à la pièce. Sans prêter attention à la neige qui continuait à tomber, il réfléchissait aux événements survenus depuis son départ. La Compagnie avait été désignée pour assurer la relève à la frontière pyrénéenne au début de décembre, le personnel réparti dans des postes par sections et même par brigades. Un soir, le Commandant l'avait appelé et lui avait montré sur la carte un point souligné en rouge, le refuge où il se trouvait actuellement avec sa brigade.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis, le temps avait vite passé. Langlois se souvenait des dernières paroles de son chef. « Avec vous, je sais que tout ira bien ! » Et oui, tout avait bien marché, le chemin parcouru galement avec les hommes, l'aménagement du refuge, les corvées de bois pour se chauffer, car le froid vif les changeait du climat doux de l'Atlantique, les patrouilles accomplies avec bonne humeur dans ce secteur déshérité qui faisait souvent dire à Clavé, le boute-en-train de la brigade : « Etre contrebandier dans des bleds pareils, mon vieux, tu me croiras si tu veux, c'est pas un métier ! ». Il avait fait beau pendant

plus de dix jours, la neige les environnait, mais une neige dure, dans laquelle on enfonçait peu et qui permettait cette surveillance incessante de la frontière, objet de leur mission. Tous avaient été frappés au cours de leurs patrouilles par la beauté du site, la majesté de cette chaîne avec ses sommets scintillants, aux teintes éternellement changeantes allant du bleu le plus doux au mauve foncé. Puis, brusquement, la température s'était radoucie, le vent devenu violent poussait devant lui de gros nuages sombres qui se déchiraient sur des crêtes, et, un matin, il y avait deux jours de cela, alors qu'une patrouille était partie depuis trois heures, la neige s'était mise à tomber. Langlois revivaient intensément cette journée. Le matin, ils avaient reçu le ravitaillement pour la semaine, le courrier, les instructions et, en supplément, toutes les victuailles qu'ils avaient décidé d'acheter pour confectionner un réveillon dont on parlerait longtemps dans la brigade. Pagès, qui faisait fonction de cuisinier, avait pris aussitôt possession de ce trésor et après l'avoir soigneusement inventorié, avait déclaré d'un air plein de sous-entendus que cette nuit de Noël « serait ex-tra-or-di-naire ! » Tout allait donc pour le mieux. Cependant, Langlois s'était inquiété de savoir où se trouvait la patrouille, il était sorti fréquemment, scrutant l'horizon, anxieux pour ces trois hommes qui, loin de tout, en pleine montagne, avaient été surpris par la neige alors qu'ils accomplissaient leur dur labeur quotidien. Pourtant, ses instructions étaient précises : en cas de mauvais temps, faire immédiatement demi-tour et rallier le refuge.

Le repas de midi avait été vite absorbé ce jour-là, la neige tombait, impalpable, mais déjà recouvrait tout et donnait au paysage un aspect de tristesse inhabituel. Les heures s'étaient écoulées interminables et, sans qu'ils veuillent le laisser paraître, une même angoisse étreignait tous les hommes, leurs pensées allaient vers leur trois camarades peinant au milieu des bourrasques de neige et qui risquaient de s'égarer. Aussi, lorsque, à la nuit tombante, Clavé, qui depuis plusieurs heures surveillait le sentier conduisant au refuge, s'était écrié : « Les voilà ! », tous, redevenus subitement joyeux s'étaient portés au devant d'eux que l'on apercevait avançant péniblement, en file indienne, enfonçant dans la neige jusqu'au mollet.

La brigade de Langlois avait aussitôt retrouvé son atmosphère de bonne humeur qui faisait dire qu'elle était la brigade la plus gaie de la Compagnie. Le repas du soir et la veillée s'étaient agréablement passés et Langlois, en se couchant, s'était plu à songer aux multiples satisfactions que lui procurait cette équipe bien unie, qu'il avait patiemment formée, travail dont il récoltait maintenant les fruits en suscitant parfois la jalousie de ses camarades.

Le lendemain matin, au moment d'envoyer les couleurs, on avait prévenu Langlois que Marcillac, l'un des trois participants de la patrouille de la veille, était fatigué et ne pouvait pas se lever. Il avait trouvé le malade assez abattu, avec une forte fièvre. Sous prétexte de l'isoler, Langlois l'avait fait amener dans la pièce qui lui servait de chambre, la seule où il y eut un lit, car les gardiens couchaient en dortoir sur des bas-flancs peu confortables. La fièvre avait continué, Langlois avait essayé tout ce qu'il connaissait, il était resté plusieurs heures penché sur un petit manuel d'infirmier qu'il avait soin de toujours emporter lorsqu'il avait à remplir une mission dont il était le chef. Rien n'y avait fait. Enroulé dans des couvertures, claquant des dents, frissonnant, le visage baigné de sueur, le petit Marcillac, comme on l'appelait, demeurait dans un état alarmant. Cela durait depuis trente heures, Langlois ne s'était pas couché, l'avait veillé, scrutant les moindres signes qui auraient pu lui indiquer une amélioration. Au contraire, le mal semblait empirer et vers midi le malade avait commencé à délirer. Langlois réfléchissait à la responsabilité qui s'appesantissait sur tout son être. Il maudissait cet isolement, l'absence de tous moyens de transmission. Il se souvenait avoir lu dans une revue comment, au cours d'une traversée, un marin gravement malade avait été sauvé par un officier, grâce à plusieurs consultations demandées par radio à un médecin se trouvant à bord d'un autre navire. Ici il n'avait pas cette possibilité. Ah ! ils pouvaient en faire des projets à Paris, promettre toujours pour l'année suivante les moyens de transmissions les plus modernes, en attendant, même pas un téléphone de campagne, rien qui puisse le raccrocher au monde civilisé.

Langlois se retourna, la nuit était complète, le feu de bois éclairait faiblement la pièce. Le petit Marcillac psalmodiait des phrases incohérentes, deux de ses camarades se tenaient auprès du lit, l'air emprunté, ne sachant que faire pour le soulager, inquiets de voir qu'il ne les reconnaissait même pas. Un pas résonna dans l'escalier, c'était Pagès qui apportait une lampe tempête. Les autres étaient en bas, silencieux. Langlois marchait maintenant de long en large, les deux mains dans les poches, l'air soucieux. Les pensées les plus absurdes s'entrechoquaient dans sa tête, peut-être Marcillac allait mourir, mais que faire, oui que faire ? Il s'arrêta de nouveau devant la fenêtre, essuya la buée qui recouvrait la vitre, les tourbillons de neige dansaient leur sarabande effrénée devant ses yeux. Il devait bien y avoir quatre-vingts centimètres de neige, peut-être plus. Pourtant il fallait agir, cela ne pouvait plus durer.

Rapidement, les silhouettes de chacun de ses hommes défilèrent dans son esprit. Non, il était impossible d'imposer à n'importe lequel

d'entre eux une telle épreuve, il n'en avait pas le droit. Tous seraient volontaires, il le savait ; mais, avec cette tourmente, l'idée qu'il mûrissait lui paraissait folle. Il regarda sa montre, six heures du soir... En bas, dans la vallée, au P. C., personne ne se doutait de rien, tous devaient s'apprêter à la veillée de Noël, à ce réveillon tant attendu. Dans les autres Compagnies, il en était certainement de même... Quatre jours les séparaient encore du ravitaillement, si ce temps continuait, même les mulets ne pourraient pas arriver jusqu'au refuge. Non, attendre n'était pas possible. Pendant quelques instants encore, il pesa ses chances, puis prit la décision : il irait au P. C. cette nuit, le sort de Marcillac en dépendait. Il s'équipa avec soin, les gardiens s'étaient rassemblés dans la chambre devinant la pensée de leur chef. Quand il fut prêt, il leur dit simplement : « Je pars, veillez-le bien, demain le docteur sera là. » Sans un mot, ses hommes l'accompagnèrent, il avait pris un fanal, un tourbillon de neige pénétra dans le refuge dès que la porte fut ouverte, les gardiens suivirent pendant quelques instants sa marche hésitante et bientôt la lumière clignotante du fanal disparut à leurs yeux...

Langlois marchait depuis quatre heures, le double de temps qu'il fallait d'ordinaire pour effectuer le trajet de onze kilomètres qui les séparait du P. C. Il enfonçait dans la neige jusqu'aux cuisses. Le vent sifflait à ses oreilles ; d'un revers de main, il essuyait la neige qui l'aveuglait sans arrêt. Heureusement, il connaissait admirablement le chemin et se félicitait intérieurement de n'avoir confié à personne d'autre l'accomplissement de cette mission. Trébuchant, tel un homme ivre, il avait depuis longtemps déjà perdu le compte du nombre de ses chutes. Les arbres gémissaient sous les rafales persistantes, des branches cassées entravaient sa course comme si elles voulaient encore accroître ses difficultés. Trempé jusqu'aux os, il allait grignotant, mètre après mètre, cette distance qu'il lui fallait parcourir coûte que coûte.

Il ne cessait de vitupérer contre les services chargés de l'équipement des Compagnies et se souvenait de la livraison des « effets spéciaux pour la montagne ». C'était précisément lui qui avait été chargé d'aller les chercher au Service Régional du Matériel. Le Chef du Service de l'Habillement lui avait vanté successivement les qualités d'étanchéité des chaussures, l'imperméabilité des manteaux de cuir, la solidité des moufles et avait conclu par ces mots : « Vous en avez de la chance que l'on vous donne un matériel d'aussi bonne qualité ». « Quel c... », répétait Langlois tout en avançant péniblement. « Quel c... », tous les mêmes dans ces bureaux, ils s'en foutent. Si ce mercanti était ici, on en reparlerait de l'imperméabilité de ses cuirs et de ses godasses ! » Roulant ainsi ses pensées, Langlois cheminait lentement, les muscles contractés

par le froid. Crispé dans un effort constant, il avançait, avançait toujours. Un tourbillon de neige plus dense que les autres l'enveloppa. Aveuglé, il continua sa marche quand, brusquement, il sentit le sol se dérober sous ses pieds, il chercha vainement à se rattraper, mais ses mains n'atteignirent que de la neige sans pouvoir empêcher sa chute.

Quand il revint à lui, Langlois se demanda tout d'abord où il était, ce qu'il faisait de nuit au bord d'un torrent. Puis les idées affluèrent en masse à son cerveau, Marcillac, la tempête de neige, sa chute. Il essaya de se soulever, mais retomba en poussant un gémissement, sa jambe gauche était douloureuse, sa tête aussi. Du sang, certainement, ce liquide tiède qu'il sentait sur sa joue. Le fanal, Dieu seul savait où il était ! Il avait dû rester évanoui longtemps, il ne neigeait plus, des nuages échevelés couraient dans le ciel laissant entrevoir quelques étoiles. Il avait dévié sans s'en rendre compte de son axe de route et avait roulé vers le torrent qui se trouvait sur sa gauche et qu'il connaissait pourtant bien. Il chercha son briquet, réussit à l'allumer, regarda sa montre qui, par bonheur, marchait encore... Minuit, son évanouissement avait duré plus d'une heure. Maintenant, il s'agissait de repartir. Il tenta à nouveau de se lever, retomba, recommença ainsi plus de dix fois de suite. Il avait dû perdre beaucoup de sang, ses forces diminuaient, jamais il ne s'en tirerait tout seul. Ainsi tous ses efforts n'auraient servi à rien, si ce n'est à le perdre. L'engourdissement le gagnait petit à petit. Affaibli, haletant, il songea à sa mère qu'il n'avait pas revu depuis plusieurs mois et qui espérait sans doute sa prochaine venue, il murmura : « C'est bête de crever ainsi comme un chien. » Ses pensées se portèrent vers ses hommes, vers ce pauvre petit Marcillac qui peut-être lui aussi n'en réchapperait pas. La phrase de son Commandant tinta à ses oreilles : « Avec vous, je sais que tout ira bien ! » Il la répéta plusieurs fois comme pour mieux s'en pénétrer, oui, il fallait que tout aille bien jusqu'au bout, il ne pouvait abandonner ainsi, dans sa brigade on n'abandonnait jamais. S'appuyant sur ses bras, dans un effort de volonté inébranlable, Langlois s'arracha à cette mort qui le guettait, qui l'attirait dans cette nuit froide. Les mâchoires contractées, tous les muscles bandés, il se traîna. Le ciel était dégagé presque entièrement lorsqu'il entama cette lutte acharnée contre son corps meurtri.

Chaque pas lui arrachait un gémissement, ses blessures, à la jambe surtout, le faisaient terriblement souffrir, il s'arrêtait fréquemment pour reprendre haleine, puis repartait, obsédé par cette idée : ne pas abandonner. Ce n'est que vers trois heures du matin qu'il aperçut les premières maisons du village. Son cœur battit plus fort dans sa poitrine, maintenant il était sûr d'arriver.

Des gardiens qui sortaient du réfectoire où venait de prendre fin le réveillon de la Compagnie, aperçurent un homme, manifestement à bout de forces, se dirigeant vers eux. Le voyant s'effondrer, ils se précipitèrent. Dans un souffle, Langlois murmura : « Le Commandant... prévenez-le... Marcillac très malade... vite, un docteur... au refuge... vite!.. » Épuisé, il s'évanouit.

Le Brigadier Langlois avait gagné son combat.

